

devait connaître à fond les troupes du sultan. Je lui exprimais mon étonnement au sujet de la revue de Bébek à laquelle je venais d'assister. « Les Turcs, me dit-il, ont donc fait bien des progrès depuis Kyrk-Kilissé ? »

J'ai souvent pensé à cette réponse d'un spécialiste des choses de Turquie. Et combien il en existait en Orient, de ces observateurs superficiels qui n'ont point su avertir notre gouvernement, parce qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de juger et d'examiner les nations étrangères. Ils refusaient d'enlever l'épais bandeau qui recouvrait leurs yeux et ils n'admettaient pas l'arrivée d'événements fâcheux qui pourraient troubler leur quiétude ! Par opposition de pensées, je me rappelle une visite que j'ai faite le 20 août à M. Clemenceau. Je lui exposai que les Turcs mobilisaient et renforçaient hâtivement leurs fortifications. Je lui dis toute l'hostilité que les Bulgares avaient témoignée à nos compatriotes rejoignant la France. L'entrée en guerre de la Turquie et de la Bulgarie, aux côtés de l'Allemagne, n'était pas douteuse, ai-je ajouté. Et je me rappelle avec émotion l'attention bienveillante que m'a prêtée le grand patriote.

Certes, il n'était pas bien difficile, au printemps de 1914, de prévoir la guerre avec les Turcs. Il suffisait de regarder un peu autour de soi !

Des intérêts personnels ont trop étouffé en Orient le sentiment d'examen qui aurait dû se manifester, relativement au degré exact de la préparation militaire de la Turquie, et le simple souci de ne pas donner à cet ouvrage d'histoire une allure de scandale m'engage seul à borner là mon appréciation...

A Constantinople, l'homme le moins averti des